

II.5. LOGIQUE ET ALGÈBRE

Après avoir esquissé et appréhendé l'importance du dynamisme et de l'énergétique dans la syntaxe du mouvement métatonal, on est tenté de croire, d'après nos hypothèses, que la pensée ballifienne porte davantage un intérêt spécial à l'aspect logique du parcours sonore qu'à l'aspect historique de sa théorie — d'où le but de notre démonstration. Certes, C. BALLIF est responsable de l'idée — telle une *bande annonce* — qui prônait à propos de sa théorie, « une réconciliation entre tonalité et atonalité » — par ailleurs incohérente, car s'il est vrai qu'on peut parler de système tonal, il est aussi vrai que le total chromatique opposé aux fonctions tonales n'a pas un statut de système — il n'est plus qu'une extension de ce qui est supposé être son antagonisme. À ce propos, Stéphane LUPASCO dans sa première constatation axiomatique concernant le point de départ d'une *Systémologie Générale* nous éclaire :

Afin donc qu'un système puisse se former et exister, il faut que les constituants de tout ensemble, de par leur nature ou les lois qui les régissent, soient susceptibles de se rapprocher en même temps que de s'exclure, à la fois de s'attirer et de se repousser, de s'associer et de se dissocier, de s'intégrer et de se désintégrer... Tout système est donc fonction de deux forces antagonistes, liées l'une à l'autre, constituant ce que j'appelle la relation d'antagonisme¹⁵¹

Enfin, dans un ensemble où rien ne s'oppose ni ne s'attire — qui n'est plus lieu de constituants sonores fixes ou mobiles — s'impose une homogénéisation avec laquelle *il est impossible de bâtir, avec un matériel tempéré dans l'octave, une œuvre musicale de quelque durée*¹⁵². C'est ainsi qu'un fâcheux malentendu s'est installé autour de l'approche métatonale, car si C. BALLIF, dans ses écrits et son œuvre musicale, n'a jamais, à juste titre, prôné une telle incohérence, certes, il ne l'a jamais démentie non

¹⁵¹([118. LUPASCO 1962/1987], p. 322)

¹⁵²[16. BALLIF 1979], p.138)

plus. Par exemple, dans son essai sur la notion d'espace sonore et à propos de la triade hégélienne dans *l'esprit métatonal*, Francis BAYER écrit : *il la conçoit dans un esprit hégélien ; c'est-à-dire qu'elle ne sera possible que si la thèse (ici la tonalité) contient déjà en elle-même, d'une façon ou d'une autre, l'antithèse « c'est-à-dire l'atonalité »*¹⁵³

On remarque dans cette observation un non-sens, puisque la métatonalité ne peut pas être conçue dans un tel esprit, celui-ci renvoyant à l'exclusion d'un des deux univers opérés — pour pouvoir ainsi établir un statut de supposée synthèse. Or nous savons très bien — et C. BALLIF n'a jamais cessé de nous l'expliquer — que le concept métatonal, loin d'exclure, porte en lui le « dynamisme immanent de l'inclusion ». À notre avis, la synthèse — si elle existe — ne pourrait qu'être accomplie « éventuellement » par le sérialisme généralisé, au travers du vecteur de passage que constitue le « système dodécaphonique » — étant donné que *tonalité/atonalité/dodécaphonisme* se succèdent dans une linéarité temporelle et sur un seul et unique NIVEAU DE REALITE. En revanche, la *métatonalité* a lieu dans le même espace-temps tonalité/atonalité, mais dans un *niveau de Réalité* différent avec son correspondant *niveau de perception aussi différent*. Le concept métatonal est plutôt l'héritier des préoccupations de son temps. Rappelons que lorsque Ballif entreprend la rédaction de son *Introduction à la métatonalité* il ne pouvait pas négliger le drame philosophico/scientifique provoqué par l'apparition — presque un demi-siècle auparavant — du fameux *quantum de PLANCK* et que S. LUPASCO définit comme *ce grain ultime d'énergie à deux valeurs consubstantiellement liées* — l'une arithmétique et de nature discontinue (la valeur « h »), l'autre ondulatoire et de nature continue (la fréquence « v ») ; c'est ainsi que la discontinuité fait son entrée dans le domaine de la pensée humaine. Désormais — et malgré une opposition bien acharnée — toute sélection par l'exclusion d'un antagonisme, sera pratiquement irréalisable. C'est avec cette conviction que nous

¹⁵³ ([26. BAYER 1981], p.66)

tentons de démontrer que la logique ballifienne n'est pas conçue dans un esprit hégélien¹⁵⁴, puisque « l'atonalité » (et nous insistons) n'est pas un système : la *métatonalité* l'inclut comme une extension de la tonalité — dans le sens d'une logique dynamique qui actualise ou potentialise l'hétérogénéité ou l'homogénéité des divers niveaux de Réalité d'une diversité des événements sonores observés.

Pour C. Ballif, l'atonalité est pensable à l'intérieur de la tonalité, tout simplement parce qu'elle accomplit un « passage » vers *l'hétérogénéisation* — vers toutes les tonalités (duodécatonalité) — à cause de l'excès *homogénéisant* de « l'absoluité tonale » imposé par un rapport dit logique mais en réalité très arrangeant des hiérarchies V^o- I^o, avec une intervention éventuelle et surtout utilitaire (voire marginale) du quatrième degré au sein constructif de la résonance.

Rappelons que C. BALLIF, parlant de l'ensemble diatonique, précise : *la gamme de sept sons ne représente [...] qu'une gamme particulière parmi d'autres*¹⁵⁵ C'est ainsi que l'*esprit métatonal*, c'est-à-dire *le matériau sonore dans son mouvement*, n'aura pas attendu la « divertissante » querelle tonalité/atonalité pour constater que « s'il y a eu conflit » celui-ci ne venait pas de la pratique compositionnelle du passé, mais plutôt d'une *démarche idéologique* ayant ses racines dans une « théorie musicale » fondée sur une logique du « ceci ou cela » — avec des postulats identitaires et en particulier très méfiants envers toute sorte d'hétérogénéité, toute notion de diversité.

Mais passons maintenant au sujet qui nous intéresse, en nous efforçant de détecter les quelques analogies entre la syntaxe et la logique métatonale et *la logique du contradictoire* de S. LUPASCO — associée à la notion des *niveaux de REALITE* et de *perception* introduite par B. Nicolescu. Pour ce faire, nous travaillerons principalement sur des extraits d'une conférence

¹⁵⁴ Avis soutenu par F. BAYER dans son texte *De Schoenberg à Cage*, (p. 32-33)

¹⁵⁵ ([12. Ballif 1956], p.66)

donnée par C. BALLIF en 1965¹⁵⁶. Ce texte, fondamental pour la compréhension de la démarche compositionnelle et philosophique du compositeur nous introduit à tous les aspects qui étaient restés obscurs neuf ans auparavant dans son premier ouvrage¹⁵⁷. C. BALLIF se refuse ici, définitivement, à l'absoluité de deux états contradictoires dans le mouvement sonore et pour ceci, les divers niveaux de PERCEPTION et de REALITE (pré-compositionnel et post-compositionnel) sont au sommet de sa réflexion. Il nous démontre que le fait de vouloir appliquer à un mouvement la résistance d'un pôle tonal unique qui définit ainsi une séquence — le mouvement entendu comme « l'énergie de la matière de ce qui est dit » —, éveillera en nous deux sensations antinomiques, soit le besoin de reporter toujours cette résistance sur un autre pôle définissant une autre séquence et ainsi de suite, soit le refus catégorique de toute structure au mouvement sonore. De ce fait, le *père de la métatonalité* nous prévient des dangers d'une *homogénéisation* ou *bétérogénéisation* absolues. Enfin, pour la pensée ballifienne, la notion de résistance appliquée à une polarisation n'implique pas un système clos sur lui-même.

Nous savons d'abord que la tension et l'échauffement du discours musical ne sont pas définis par le seul sentiment d'un pôle tonal unique privilégié qui devrait obligatoirement rester sur lui-même, ou céder ses droits à un autre pôle tonal devenant à son tour unique et privilégié. L'assise d'un point tonal —pôle tonal si l'on veut— est une note, un son qui obtient cette qualité de pôle tonal par l'action et la réaction d'autres notes voisines. Celles-ci pourraient à la rigueur, pendant un court moment, supplanter la note du pôle tonal fixé, et cependant ne pas annuler cette dernière. En ce cas, il y aurait une déperdition de forces qui iraient aussitôt se reporter vers un autre pôle, une autre tonalité¹⁵⁸.

¹⁵⁶ *D'une certaine utilisation des sons.*

¹⁵⁷ [12. BALLIF 1956]

¹⁵⁸ [16. BALLIF 1979]

II.5.1 ALGÈBRE DYNAMIQUE

On confond souvent chez C. BALLIF, dialectique et algèbre ; rappelons que la première concerne plus précisément la coexistence des rapports entretenus entre mélodie et harmonie pour articuler la « constante essentielle » du matériau dans son mouvement, tandis que la seconde, nous renvoie aux opérations possibles avec les entités syntaxiques du dynamisme.

Ainsi, la *métatonalité* rend compte du mouvement sonore par une sorte d'articulation dynamique des « opérations pures », autrement dit absolues, représentée par les équations suivantes :

- 1) $H \sim 1/C$: Lorsque « C » augmente, l'intensité des structures fixes « H » diminue ou tend à s'annuler.
- 2) $h \sim C$: Lorsque « C » augmente, l'intensité des structures dynamiques « h » augmente également. $\varepsilon \sim H\varepsilon + hE$: Lorsque « C » bascule entre sa valeur maximale et minimale, les équations (a) et (b) trouvent une situation intermédiaire ou un d'état d'équilibre (Principe métatonal).

L'équation (a) décrit une augmentation accélérée des changements de tous les invariants harmoniques possibles ; l'œuvre musicale s'inscrira alors dans une « absoluité tonale » — un système clos — neutralisant ou « homogénéisant » de l'énergie sonore ; autrement dit : *une œuvre musicale inscrite en principe dans les cadres rigides de la tonalité, échappe à la juridiction tonale d'autant plus que les changements de tonalités sont plus fréquents*¹⁵⁹

Quant à l'équation (b), elle ne fait que confirmer le phénomène précédent ; en effet, l'augmentation de « C » actualisera l'intensification des structures dynamiques. Ici les sons constituant le matériau envisagé (ε) tendront à s'assimiler à l'ensemble du total chromatique (E) : il y aura disparition des notes à fonction privilégiée (passage à l'atonalité stricte).

¹⁵⁹ ([16. BALLIF], p.137)

En revanche, si la fréquence de changement diminue, l'intensité des structures statiques va s'accroître, ainsi « ε » sera égal à « E » et « h » tendra vers zéro. Nous voici en présence d'une œuvre tonale parfaite et équilibrée dans son sens idéal : rien d'autre que les trois accords majeurs.

Enfin, la troisième équation concerne plus spécifiquement l'aspect énergétique. Ici, et malgré l'inexistence de la variable que symbolise la fréquence de changement « C », elle va équilibrer discrètement — à la manière d'un tiers inclus lupascien — les rapports métatonaux harmonie/mélodie ; finalement, il ne reste plus qu'à tirer de ce matériau brut, un *invariant harmonique* et un variant mélodique : le compositeur nous donne son exemple.

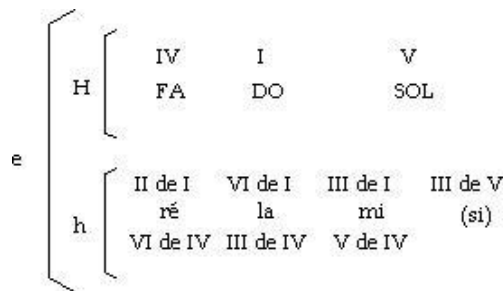


Fig. 110 : état d'équilibre.

Partant du postulat que pour fixer rapidement une tonalité on considère les rapports les plus immédiats de ce qu'on a dénommé *résonance* — quatrième et cinquième degrés avec leur centre équidistant *do* premier degré — la structure « H » va constituer l'invariance fondamentale de l'équilibre du discours à venir. Au sujet du variant défini par « h », constitué par les éléments restants de l'ensemble diatonique — avec leurs rapports structurels respectifs — il articulera les échanges énergétiques entre mobilité et fixité : ce qui suppose que les éléments de la variance pourront, dans certains cas, prendre la relève des composants de l'invariant comme une possibilité de mouvement, mais sans changement de matériau.

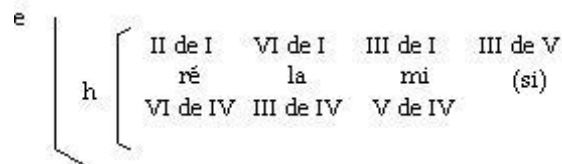


Fig. 111 : variant b.

Toutefois, et puisque dans l'*esprit métatonal* on s'éloigne de la notion de tonalité au sens strict, pour privilégier le mouvement sonore, on est en mesure de s'étendre vers la variable « E » — dont la pratique musicale à travers son évolution est remplie de multiples exemples¹⁶⁰.

De toute façon, un retour à « e » sera toujours possible si nous opérons certains points privilégiés dans la variable « E » : nous voici au cœur de la perception du matériau sonore dans son mouvement ; et nous voici au centre de la pensée métatonale : *système flexible et dynamique*, « sans esprit de système ».

Ceci nous rappelle les trois *constatations axiomatiques* conditionnant la possibilité de tout système dans *la logique de l'énergie* de Stéphane LUPASCO — deux qui concernent le système proprement dit et une troisième liée à l'énergie. En effet, par le terme de *systémologie*, LUPASCO entend la logique au fondement d'une science des systèmes possibles permettant de situer et donner un rôle à toute matière vivante présente dans une *cosmogonie*¹⁶¹; elle implique nécessairement une *systémogénèse* qui doit rendre compte de toute *cosmogénèse*. Il s'agit alors d'une science déductive — en conséquence, un certain groupe de constatations axiomatiques constituent son point de départ.

La *constatation axiomatique* dans la pensée lupascienne désigne l'appréhension de certaines données expérimentales qui portent en elles-mêmes la nécessité de leur existence et de leurs

¹⁶⁰ Nous invitons le lecteur à étudier tous les analyses contenues à la fin de l'ouvrage ([12. BALLIF 1956], p.106-111)

¹⁶¹ ([118. LUPASCO1962/1987])

enchaînements¹⁶². Le système lupascien est envisagé alors comme un ensemble d'éléments — voire des constituants — en attendant de voir tout élément se réduire à sa vocation d'événement énergétique.

La première constatation axiomatique chez LUPASCO, qui conditionne l'existence de tout système, est donc la suivante :

Encadré 14 :

À propos de la première constatation axiomatique lupascienne

Deux ou plusieurs constituants qu'aucune force de répulsion, d'exclusion, de dissociation ne repousse et ne sépare, et que toute attire et associe, se ramassent dans un seul conglomerat : aucun système, évidemment, n'est ainsi possible. Que si, inversement, deux ou plusieurs constituants se repoussent et s'excluent et rien ne les rassemble, ne les associe, ils s'éparpillent et se dispersent : aucun système, dans ce cas encore, n'est possible [...] Tout système est donc fonction de deux forces antagonistes, liées l'une à l'autre, constituant ce que j'appelle la relation antagoniste¹⁶³.

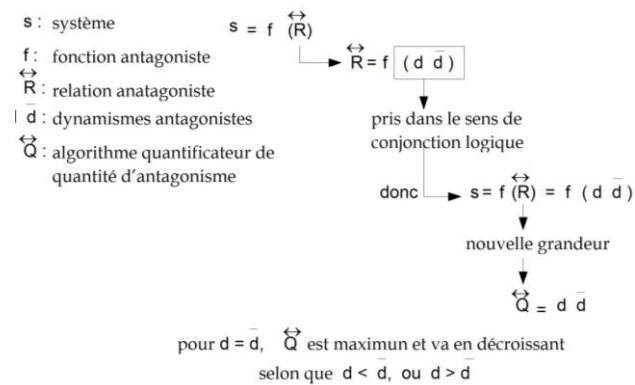


Fig. 112 : première constatation antagoniste lupascienne.

¹⁶² ([118], p. 331)

¹⁶³ ([*Ibid.*], p. 332)

La deuxième constatation axiomatique (complément de la première) postule :

Encadré 15 :
à propos de la deuxième constatation axiomatique lupascienne

Deux ou plusieurs constituants qui seraient rigoureusement identiques — je dis rigoureusement, c’est-à-dire, même par rapport à leur situation et à leur configuration dans l’espace-temps, c’est-à-dire encore ne comportant et ne permettant rien qui puisse les délimiter et leur conférer le caractère de constituants — se confondraient dans la même continuité et la même homogénéité.

Aucun système bien évidemment, ne serait possible. Que si au contraire, ils étaient rigoureusement hétérogènes, sans la plus vague homogénéité, rien ne permettrait à cette diversité dispersée et se dispersant de constituer non pas seulement certes un système, mais pas même un ensemble [...] Tout système donc implique à la fois l’homogénéité et l’hétérogénéité — à des degrés ou de paliers respectifs divers — de ses constituants¹⁶⁴.

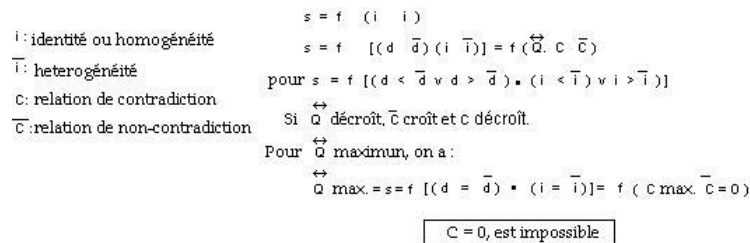


Fig.113 : deuxième constatation antagoniste lupascienne.

¹⁶⁴ ([*Ibid.*] , p. 333)

Troisième constatation axiomatique (concernant la notion de l'énergie.

Encadré 16 :

À propos de la troisième constatation axiomatique lupascienne

Tout système [...] exige de l'énergie. Sans relations dynamiques antagonistes, pas de système possible. D'autre part, tout constituant se révèle être de nature énergétique. Expérimentalement, il n'est pas de donnée qui ne soit, après la célèbre équivalence de la masse et de l'énergie d'Einstein, un pur état de l'énergie. Ainsi, les constituants de tout système (voire de tout ensemble, qu'élabore, en dernière analyse, notre énergie mentale) ne peuvent être qu'énergétiques [...] Pour que de l'énergie se manifeste, pour qu'elle existe — du moins à l'égard d'un observateur quelconque — il lui faut passer d'un certain état de potentialité à un certain état d'actualisation ; sans quoi, actualisée rigoureusement, par nature ou par quelque processus, tout serait rigoureusement et définitivement statique, aucun événement ne pourrait avoir lieu et donc aucun système ne saurait s'élaborer[...]

Autrement dit, toute énergie possède une énergie antagoniste, et ces énergies sont telles que l'actualisation de l'une entraîne la potentialisation de l'autre.[...]

e, e : l'énergie et l'énergie antagoniste
 \supset : la conjonction
 \rightarrow : flèche de passage d'un état à l'autre
A :: état actuel
P : état potentiel
T : l'état intermédiaire

$$(e_p \rightarrow e_A) \supset (\bar{e}_A \rightarrow \bar{e}_p) ; (\bar{e}_p \rightarrow \bar{e}_A) \supset (e_A \rightarrow e_p)$$

Fig. 114 : troisième constatation antagoniste lupascienne.

Pour passer d'un état de potentialisation (e_P) à un état d'actualisation (e_A), le vecteur logique — la flèche de passage — doit traverser e_T ; de la même manière, le passage d'un état \bar{e}_A à un état \bar{e}_P , implique un passage du vecteur antagoniste contradictoire par \bar{e}_T , soit :

$$(e_P \rightarrow e_T) \supset (\bar{e}_A \rightarrow \bar{e}_T) ; (e_T \rightarrow e_A) \supset (\bar{e}_T \rightarrow \bar{e}_P)$$

$$(\bar{e}_P \rightarrow \bar{e}_T) \supset (e_A \rightarrow e_T) ; (\bar{e}_T \rightarrow \bar{e}_A) \supset (e_T \rightarrow e_P)$$

Fig. 115 : passage d'un état de potentialisation à un état d'actualisation.

Remarquons que les variables (e, \bar{e}) articulant une suite de chaînes dynamiques que S. LUPASCO définit comme des *conjonctions contradictionnelles* ; et, de par la conjonction antagoniste qui relie e à \bar{e} , deux systèmes embryons inversement constitués vont apparaître : $e_A \bullet \bar{e}_P$; $\bar{e}_A \bullet e_P$.

Bien évidemment, il s'agit d'un embryon énergétique — où aucun événement antagoniste ne peut dominer l'autre par son actualisation ; de ce fait, on verra apparaître un système composé de deux systèmes antagonistes, dont l'actualisation de l'un implique la potentialisation de l'autre : *donnant ainsi naissance à deux inverses systèmes de systèmes ; et un système de système, dont les systèmes sont dans l'état T*¹⁶⁵

Il faut comprendre que chez Lupasco, les opérations en tant que telles sont plus importantes que ce qu'elles relient et commandent¹⁶⁶ et c'est ainsi, qu'il imagine l'actualisation et la potentialisation comme des opérations de l'implication, pour aboutir à une logique des « opérations pures » où e et \bar{e} , peuvent être abandonnées au profit des *implications pures*. Par conséquent, nous aurons ce que C. LUPASCO définit comme les implications contradictionnelles et réciproques de base des implications :

¹⁶⁵ ([119. LUPASCO 1970], p. 85)

¹⁶⁶ ([116. Lupasco 1951], p. 49)

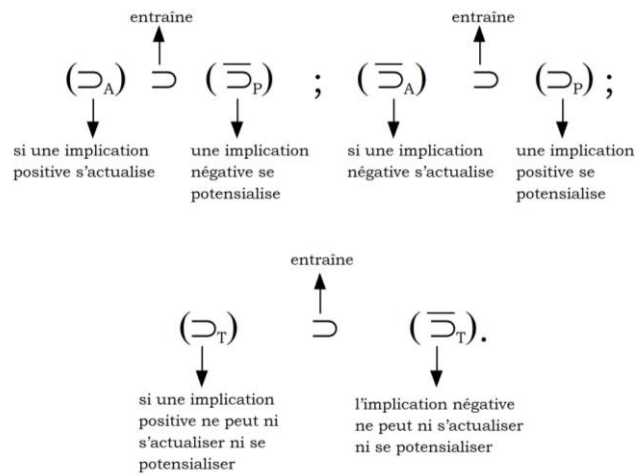


Fig. 116 : implications contradictionnelles et réciproques.

Précisons que le Postulat Fondamental du Principe d'Antagonisme de S. LUPASCO interdit la réduction à l'implication de la pure forme : l'absence des variables **A**, **P**, **T**, neutraliserait *ipso facto* tout processus.

Ainsi, les conjonctions et les disjonctions contradictionnelles de base dans la logique de Lupasco s'exprimeront :

$$\supset_A \bullet \supset_P \quad ; \quad \supset_A \bullet \supset_P \quad ; \quad \supset_T \bullet \supset_T$$

et

$$(\supset_A \supset_P) \vee (\supset_A \supset_P) \vee (\supset_T \supset_T)$$

Fig. 117 : conjonctions et disjonctions contradictionnelles.

Et, puisque l'actualisation d'une implication entraîne la potencialisation de l'autre et que la *ni-actualisation ni-potentialisation* de l'une entraîne la *ni-potentialisation ni-actualisation* de l'autre,

S. LUPASCO imaginera alors la célèbre modélisation qui sera sa table des déductions :

$$\begin{array}{l}
 (\supset_A) \supset_A (\overline{\supset}_P) \left\{ \begin{array}{l} [(\supset_A) \supset_A (\overline{\supset}_P) \supset (\supset_A) (\overline{\supset}_P) (\overline{\supset}_P)] \vdots \vdots \vdots \vdots \\ [(\supset_A) \overline{\supset}_A (\overline{\supset}_P) \supset (\supset_A) (\supset_P) (\overline{\supset}_P)] \vdots \vdots \vdots \vdots \\ [(\supset_A) \supset_T (\overline{\supset}_P) \supset (\supset_A) (\overline{\supset}_T) (\overline{\supset}_P)] \vdots \vdots \vdots \vdots \end{array} \right. \\
 \\
 (\supset_A) \supset_A (\overline{\supset}_P) \left\{ \begin{array}{l} [(\overline{\supset}_A) \supset_A (\supset_P) \supset (\overline{\supset}_A) (\overline{\supset}_P) (\supset_P)] \vdots \vdots \vdots \vdots \\ [(\overline{\supset}_A) \overline{\supset}_A (\supset_P) \supset (\overline{\supset}_A) (\supset_P) (\supset_P)] \vdots \vdots \vdots \vdots \\ [(\overline{\supset}_A) \supset_T (\supset_P) \supset (\overline{\supset}_A) (\overline{\supset}_T) (\supset_P)] \vdots \vdots \vdots \vdots \end{array} \right. \\
 \\
 (\supset_T) \supset_A (\overline{\supset}_T) \left\{ \begin{array}{l} [(\supset_T) \supset_A (\overline{\supset}_T) \supset (\supset_T) (\overline{\supset}_P) (\overline{\supset}_T)] \vdots \vdots \vdots \vdots \\ [(\supset_T) \overline{\supset}_A (\overline{\supset}_T) \supset (\supset_T) (\supset_P) (\overline{\supset}_T)] \vdots \vdots \vdots \vdots \\ [(\supset_T) \supset_T (\overline{\supset}_T) \supset (\supset_T) (\overline{\supset}_T) (\overline{\supset}_T)] \vdots \vdots \vdots \vdots \end{array} \right.
 \end{array}$$

Fig. 118 : table des déductions.

Comme nous pouvons l'observer la Table de Dédutions lupascienne est la base d'un *cycle arborescent en expansion* et ce développement en chaîne fait ressortir une structure dynamique que S. LUPASCO associe à sa singulière notion de transfini selon laquelle une implication n'est jamais en actualisation rigoureuse.

Ainsi donc, si un lien quelconque est posé quelque part dans le monde, il déclenche une suite dialectique et contradictionnelle de liens et de ruptures qui ne s'achève plus et qui, pourtant, ne peut être infinie : elle est transfinie ; si une rupture ou lien négatif est posé quelque part dans le monde, une suite dialectique et contradictionnelle de ruptures et de liens se déroule, par là même, sans limite possible, transfiniment ; enfin, si un lien et un non-lien sont posés quelque part dans le monde de telle sorte qu'ils se repoussent avec égale tension — si bien que les objets ou êtres auxquels ils s'appliquent ou qu'ils engendrent semblent

indifférents et indépendants les uns des autres —, une suite encore, dialectique et contradictionnelle, développera transfiniment ses relations¹⁶⁷

II.5.2. LE RÉFÉRENTIEL MÉTATONAL, MÉTAPHORE OU RÉALITÉ IMMANENTE ?

J'ai écrit quelque part que toute musique était structurée ou se structurait. De la même façon que je peux dire que toute musique part d'un « référentiel » d'ordre affectif ou spéculatif et plus précisément de sons animés et vivants. Le référentiel est l'ensemble de départ saisi sur l'ensemble totalisant et dans lequel on décide de travailler. Suivant les conventions d'époque ou de cultures musicales, il est restrictif, singulier, mais suffisant pour arriver à bien faire sans plus s'occuper du vaste ensemble qui, lui, totaliserait l'univers sonore. On connaît comme référentiel des échelles diverses, des modes, lesquels sont forcément restrictifs. Le référentiel peut être aussi un motif, un thème, une série¹⁶⁸.

Si nous reformulons une extension dialectique de l'ensemble métatonal, autrement dit si nous prenons conscience du concept métatonal dans sa totalité, *il faudrait saisir sa compréhension et son extension dans leur dualité constitutive*, pour ainsi potentialiser ou actualiser *sa substance* — car le mot concept selon LUPASCO, renvoie à la double inhibition contradictoire des devenirs logiques, dont il faut prendre connaissance pour son « extensité » ou pour sa compréhension.

¹⁶⁷ [115.Lupasco 1947], p. 69].

¹⁶⁸ ([17.BALLIF 1988], p.97)

ENCADRE 17 :
À propos du concept Lupascien

Lorsque nous voulons rendre conscient le contenu d'un concept au sein duquel nous nous trouvons, nous ne pouvons que passer alternativement de sa compréhension à son extension, et vice-versa. Cependant, le concept cesse d'être un concept si on élimine l'un des termes de sa réalité constitutive. Que se passe-t-il, en effet, lorsqu'on prend conscience de son extension, par exemple ? La compréhension, diminue et disparaît asymptotiquement. Inversement, quand c'est la compréhension qui est objet de conscience, plus précisément de connaissance, l'extension tend à son tour à disparaître. Mais avant l'*effectuation* de ces deux opérations « rationnelles » inverses, le concept m'habite, mon esprit en a l'exactitude, et c'est bien la situation *conscientielle* et cognitive de l'*aconscience* et de l'Acconnaissance qu'il engendre : il n'est ni inconscient ni conscient, ni connu ni inconnu¹⁶⁹

C'est ainsi que nous serions en mesure d'associer l'*esprit métatonal* à une « logique dynamique » — semblable à celle de Stéphane Lupasco qui dégage trois dialectiques, pour atteindre cette troisième matière considérée par lui-même *comme une matière-source, comme une matière-mère, sorte de creuset phénoménal quantique*¹⁷⁰. Nous voici face au raisonnement suivant : si la *gamme métatonale* est un ensemble de 11 notes, dont trois constituent un noyau, inférant la liberté des notes restantes et la non-présence de la note axiale (son antipode), c'est-à-dire $(3 + 4 + 5) - (1)$, le son manquant est alors à l'origine de la note polaire (ton indicatif). En l'occurrence, l'ensemble référentiel dans son mouvement va nous dévoiler l'absence d'une note et non la fixation d'un pôle symétrique ; l'instauration de l'*invariant harmonique* aura lieu alors à partir de cette « existence virtuelle ».

¹⁶⁹ ([113. LUPASCO 1935/1973], p. 173)

¹⁷⁰ ([116.Lupasco1951/1987], p.63)

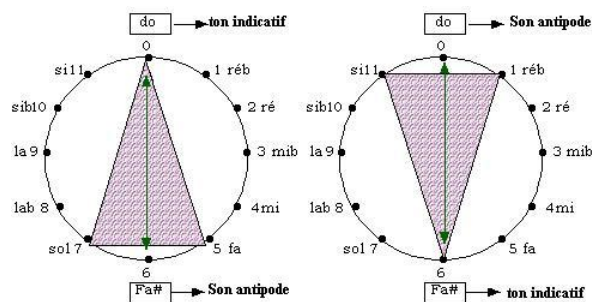


Fig. 119 : existence virtuelle.

Remarquons que le changement de ton sans transposition par échange de deux sons antipodes¹⁷¹ inclut dans le nouvel invariant (*si- fa# - do#*) les sensibles inférieure et supérieure de l'ancienne tonique (*si, réb*).

Mais mettons un terme à cette tautologie et dévoilons notre démarche. Il y a quelques années, nous avons constaté tout cela¹⁷², mais nous étions hélas resté fort timide quant à la portée de la signification de l'*esprit métatonal*. A cette occasion, nous avons associé la métatonalité au *modulo 12*, demeurant ainsi humble serviteur de cette tradition figée : soucieuse de préserver à tout prix l'héritage d'un choix idéologique¹⁷³ qui fait de la théorie musicale occidentale depuis RAMEAU jusqu'à un temps assez proche l'épanouissement forcé d'une logique résolument binaire.

La meilleure compréhension de la pensée métatonale nous est fournie par l'évolution même du parcours de C. BALLIF. Par exemple, lorsqu'il commence la rédaction de son ouvrage

¹⁷¹ Premier exercice sur le Référentiel de 11 notes en interaction et les Échelles harmonie. Référentiels orientés (a). Claude BALLIF, Économie musicale, p.99.

¹⁷² W. Montesinos, *L'extension métatonale : introduction à une lecture différente du matériau sonore dans son mouvement*, mémoire de DEA, sous la direction de Costin MIEREANU, Université Paris 1, 1995

¹⁷³ *Démonstration du principe de l'harmonie*, par J. P. RAMEAU, approuvé par l'Académie des Sciences en 1750.

Introduction à la métatonalité (1949), il n'en est qu'à son opus 3. Néanmoins, constatons l'évolution de sa pensée en 1965 ; il en est alors à son opus 42 :

J'observe le matériel d'une œuvre musicale contemporaine, utilisant le total chromatique ou ultra-chromatique, dans son mouvement en me dégageant de tout impératif esthétique. Je décide cependant de l'entendre à la fois dans son ensemble et dans ses détails, comme une réalité sonore indépendante de tout système attractif. J'écoute l'œuvre durer et je sens obscurément en elle des changements ; mon oreille constate ce phénomène de façon plus ou moins nette jusqu'à la fin de l'audition. Me voilà conduit, de gré ou de force, à faire une remarque : puisque j'ai constaté des changements, malgré ma décision initiale et puisque je sais que le déroulement de l'œuvre se fait sur des sons et uniquement sur des sons même trafiqués, il faut avouer que si je suppose l'existence dans cette œuvre d'un système de référence (hypothèse gratuite, car j'ai décidé d'abord qu'il n'y en avait point, mais rien ne m'empêche de supposer), ce système de référence sera indépendant de la réalité musicale donnée à l'audition dans le mouvement, et il sera formé, lui aussi, bien évidemment, à partir de sons doués de cette nature changeante. Donc un relais perpétuel animera également, les uns par rapport aux autres, ces pivots, pôles d'attraction successifs¹⁷⁴.

Nous voici donc au cœur de notre démarche ; oui, le référentiel métatonal émerge d'une observation qui envisage l'univers du mouvement et du repos constitués par l'ensemble chromatique, tout en considérant ses aspects statiques et dynamiques. Cependant la pensée métatonale s'approprie le total chromatique moins un son (gamme métatonale), en vue d'appréhender le processus qui engendre les points d'arrêts et les dynamismes présents dans le mouvement sonore. Ceci nous rappelle la réflexion capitale de Stéphane LUPASCO :

¹⁷⁴ Le sujet de cet article a été exposé lors d'une conférence prononcée au Collège Philosophique le 9 février 1965 sous le titre « D'une certaine utilisation des sons ». Il fait partie d'un ensemble de textes réunis dans : Claude BALLIF, *Voyage de mon oreille*, p. 119-147.

Le principe d'antagonisme signifie(...) qu'une énergie, un dynamisme quelconque, étant, de par sa nature même, un passage d'un état potentiel à un état actuel, et inversement — sans quoi, il n'y a pas d'énergie, de dynamisme possible, du moins perceptible et concevable —, implique une deuxième énergie, un deuxième dynamisme antagoniste, qui le maintienne dans l'état potentiel, par son actualisation, et lui permette de s'actualiser, à son tour, par sa potentialisation[...]¹⁷⁵Ainsi donc le Principe d'antagonisme et la logique dynamique impliquent une multiplicité d'éléments ou d'événements, qu'impliquent les opérations mêmes que ce principe et cette logique impliquent dans leur structure. C'est l'opération qui engendre l'élément [...]¹⁷⁶

Mais encore plus déroutante est sa réflexion concernant la nature de l'espace-temps : *Ainsi, les phénomènes, quels qu'ils soient, ne se déroulent pas dans l'espace, mais déroulent un espace. Il n'y a pas d'objets dans l'espace, mais de l'espace dans les objets*¹⁷⁷.

À propos du temps Lupasco précise :

Pour le plus simple bon sens, d'ailleurs, si un objet, une entité quelconque, une pierre, pouvait demeurer indéfiniment la même, inaltérable dans son identité, elle n'aurait plus de temps(...) Une diversité statique, que rien ne dérange, que rien ne contredit, dans sa configuration hétérogène, ne comporte pas davantage de temps. C'est seulement lorsque l'identité entre en conflit avec la diversité, ce qui constitue la notion même de changement, que le temps se manifeste¹⁷⁸.

Enfin sa considération d'une spatialité relative par rapport à une temporalité résiduelle s'exprime ainsi : *Il y aura toujours de l'espace dans le temps, et du temps dans l'espace*¹⁷⁹

¹⁷⁵ ([116], p.12)

¹⁷⁶ ([Ibid.], p.71)

¹⁷⁷ ([Ibid.], p.110)

¹⁷⁸ ([Ibid.], p. 99)

¹⁷⁹ ([116], p.110)

II.5.2.1. REALITE IMMANENTE

Associer la métatonalité au « modulo 12 », nous avait été fort utile pour dégager nettement une extension de la grammaire, voire du solfège métatonal¹⁸⁰. Par ailleurs, cette association s'était également révélée opérante dans une démonstration qui débarrassait la gamme métatonale de son réceptacle presque ludique — issu du malentendu sur sa définition première : *technique intermédiaire*¹⁸¹

Toutefois, nous n'avions pas pris la responsabilité de détacher la gamme métatonale de son étiquette de *gamme déficiente*, de la réconciliation tonalité/atonalité, de système *conçu dans un esprit hégélien* ; la vision d'une littérature musicale hégémonique, développée après 1945 et son orientation décidément révisionniste n'était pas motivante pour entreprendre une démarche différente, voire *transdisciplinaire*.

Commençons alors par dire que si BALLIF définit timidement la *métatonalité* comme un *système sans esprit de système*, nous pouvons donc l'associer à la notion lupascienne de *Systémologie générale*, le référentiel métatonal — *réalité acoustique du mouvement sonore* — n'est pas une synthèse hégélienne ; cela reviendrait à déposséder l'*esprit métatonal* de sa vocation fondamentale : *l'observation du matériau sonore dans son mouvement*.

La *métatonalité* ne se succède pas dans le temps à la manière de la *triade hégélienne*¹⁸² thèse – antithèse – synthèse, c'est-à-dire tonalité – atonalité – métatonalité — donc dans la succession temporelle

¹⁸⁰ En ce qui concerne le solfège métatonal, voir l'ouvrage de Michèle TOSI *L'ouverture métatonale*, Paris, Durand, 1992. Par ailleurs le lecteur intéressé pourra s'adresser aussi aux textes indiqués aux notes 8 et 19.

¹⁸¹ ([12. BALLIF 1956], p. 103).

¹⁸² Selon Lupasco : *Hegel avait bien vu l'existence de la contradiction au sein du logique, mais n'y avait pas saisi sa structure et son mécanisme : il s'était trouvé, de par sans doute l'emprise de la puissante tradition aristotélicienne, devant des actuels absolus, c'est-à-dire des actualisations infinies [...]. Il n'avait pas aperçu davantage qu'une logique, pour être dialectique, devait être dynamique, et dynamique selon les lois de tout dynamisme, que révéla la logique du contradictoire. Le principe de l'antagonisme et la logique de l'énergie*, p. 34-35.

d'un seul et unique niveau de réalité — ; elle coexiste en même temps que les deux premières. Le principe métatonal féconde le devenir, spatialise la matière mouvante et *rend le statisme dynamique*.

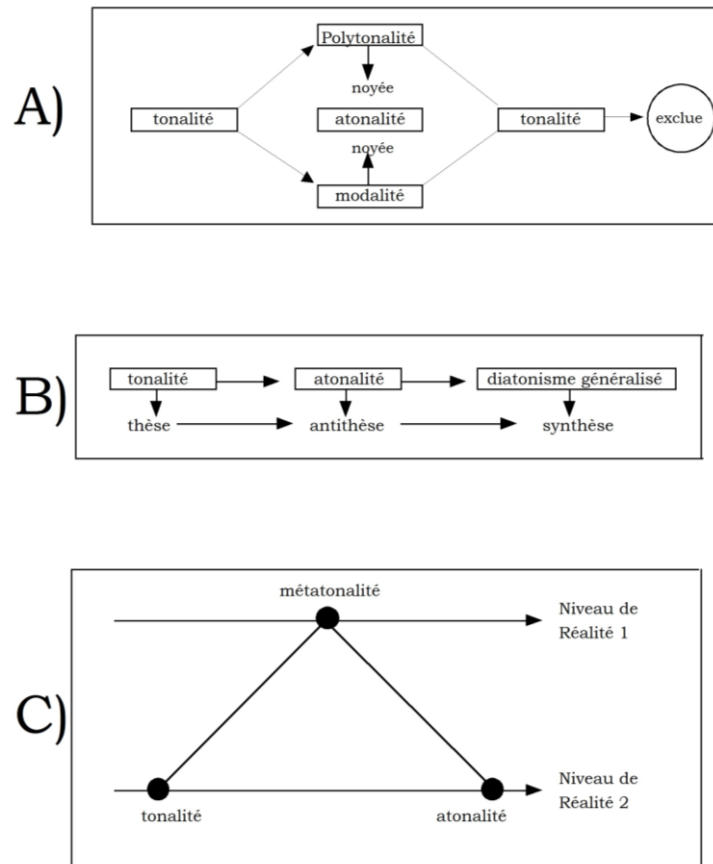


Fig. 120 : perception de l'opposition tonalité/atonalité.

Les trois tableaux ci-dessus nous montrent les différentes manières de percevoir l'opposition tonalité/atonalité. Le premier schéma (A) correspond à une représentation binaire de la logique classique. En effet, la tonalité ne pouvant pas gérer l'organisation de la polytonalité ni de la modalité, à cause de sa constitution — vue sous l'angle statique—, elle sera donc « exclue » pour activer ainsi l'atonalité.

Le deuxième schéma (B) illustre la *triade hégélienne*. Ici, la « synthèse » porte la réalité unidimensionnelle — donc, dans un seul niveau de réalité — du processus historique de chromatisation et aboutit à une opposition antagoniste ou *sensibilisation généralisée* de l'ensemble diatonique.

ENCADRE 18 :

À propos du procédé monistique de la pensée

Que faire, en effet, si la pensée ne peut plus utiliser, envers et contre tout, le vieux procédé monistique, toujours repris, conférant vainement la victoire à l'un seulement des combattants de toutes ces dualités contradictoires que l'on retrouve partout, sous mille aspects ; s'il lui est interdit de se maintenir dans un rationalisme rigoureux¹⁸³ Une seule issue, donc, paraît s'offrir si l'on ne veut rien sacrifier de la totalité de l'expérience : le schème hégélien. La contradiction est bien là, inévitable et agissante, que ramassent et stéréotypent même les concepts de thèse et antithèse, mais son caractère instrumental va la faire fondre en ce troisième concept, ce concept de synthèse, de plus obscurs et difficiles, à vrai dire, dans son économie intime purement qualitative (qui n'a rien à voir avec le concept scientifique de synthèse, notamment chimique) ; sans doute, une nouvelle contradiction la déchirera, à son tour, mais, de synthèse en synthèse, de par un devenir même du monde, une valeur, incluse déjà dans la thèse elle-même, s'étendra, se purifiera, pour triompher finalement de la valeur contradictoire de négation et d'hétérogénéité irrationnelle : la valeur d'affirmation et d'identité¹⁸⁴

¹⁸³ ([117. LUPASCO 1960], p. 170)

¹⁸⁴ [Ibid.]

Enfin, le schéma (C) fait référence à la triade lupascienne du tiers inclus. La *métatonalité* coexiste ici avec tonalité et atonalité pour déployer le noyau qui représente la véritable préoccupation de son esprit : l'invariance harmonique.

Le rôle de la musique consiste à produire un changement qui satisfasse à la fois notre sensibilité et notre raison. Ce changement ne sera perceptible qu'à partir d'une permanence ; mais celle-ci, à son tour, se résout en mouvement ; et ce mouvement se nie lui-même, donnant le jour à une permanence nouvelle¹⁸⁵.

¹⁸⁵ ([15. BALLIF 1979), p. 134)